

Le 10 mai 1940 débute l'attaque de l'armée allemande sur la frontière de l'est ; samedi le 15 juin les troupes allemandes franchissent le Rhin dans le Haut-Rhin.

Déjà le dimanche précédent, l'artillerie française avait abandonné la ligne Maginot. Cela a permis aux allemands de franchir le Rhin en quelques heures.

Puis vient un jour qui reste gravé à jamais dans ma mémoire. Je tiens à vous raconter les événements principaux de cette journée mouvementée et tragique.

Nous sommes un mardi, le 18 juin 1940 ; j'ai 19 ans.

Les troupes allemandes s'approchent du village, sur les talons des français qui battent en retraite. Le peu d'écart entre les deux armées rend la situation dangereuse.

Toute la famille abandonne la maison et se réfugie dans un abri situé dans le haut du village. Cette cave transformée en abri fut déjà utilisée lors de la dernière guerre.

Il est 7 heures du matin ; une magnifique journée ensoleillée. Au loin nous entendons des explosions provoquées par les français qui, exténués, se retirent.

Vers 8 heures et 30 minutes, quelques tirs de mitrailleuses touchent notre village. Subitement, vers 10 heures, une femme vient dans notre abri et nous annonce que des soldats allemands sont dans le village. Dans la boulangerie située au milieu du village, ils achètent entre autre, du pain et du chocolat. Nous pensons que le calme est revenu. Il est midi, l'heure de manger. Mais bizarrement, je constate qu'aucun soldat allemand n'est visible. Les deux heures qui suivent sont longues et angoissantes.

Soudain, des enfants sur la route crient : « rentrez dans vos maisons, ils vont tirer ». Quelques secondes plus tard, des obus explosent dans le village. Rapidement, nous nous réfugions de nouveau dans notre abri. Au bout d'une demi-heure, les tirs s'arrêtent. Il règne un silence de mort. Le clocher est troué ; les premiers tirs l'ont certainement touché ; les aiguilles de l'horloge se sont arrêtées à 13 heures 55. Quelques maisons, le réservoir et la chapelle Sainte Croix sont endommagés. Mais toujours pas de soldats en vue. Un vrai « no man's land ».

Nous entendons un avion qui survole constamment le village, certainement pour renseigner l'artillerie.

Après un répit d'une demi-heure, le bombardement reprend de plus bel dans un vacarme étourdissant. Nous entendons les bombes tomber tout autour de notre abri. La peur au ventre, nous attendons la fin, les femmes prient, les enfants pleurent. Tout un coup, une secousse, un fracas, une flamme ; un obus a touché à bout portant notre abri ; la voûte a résisté. Mon père cardiaque doit surmonter une sérieuse crise.

Je me hasarde dehors : c'est la fin du monde ! Tout le village est en feu.

Au même moment, je vois le premier soldat allemand ; il a les traits tirés, les manches retroussées et la mitraillette prête à tirer. Il se dirige vers l'ouest. Il ne me voit pas.

Impossible d'éteindre les flammes, la pompe est détruite par le feu. Pas d'eau, le réservoir est fortement endommagé de même que le système de distribution de l'eau. Impossible de s'approcher des maisons vu les flammes et la chaleur intense. Un vent violent du nord-est attise les flammes et propage le feu vers les maisons encore intactes.

C'est un chaos indescriptible.

Des poules volent à une hauteur de 50 mètres avant de retomber carbonisées.

Des chiens, des chevaux, des vaches n'ont pas pu être détachés à temps ; on entend leurs cris d'agonie ; petit à petit ils disparaissent.

Ici une charpente qui s'effondre, là une mère qui fuit les flammes avec deux enfants à peine vêtus et en pantoufles. De temps en temps des obus tombent encore sur le village.

Une épaisse fumée monte vers le ciel, entraînant de grande quantité de papier brûlé ; cette fumée fini par cacher le ciel.

Nous sommes obligés de sortir de notre abri pour ne pas être asphyxiés par cette fumée.

Déseparés, nous nous dirigeons vers la forêt ; il est 19 heures ; nous nous installons dans une cavité humide de la roche, à environ deux kilomètres du village en feu. Je suis entouré de vieillards et d'enfants ; je les soutiens de mon mieux.

La nuit tombe. Le ciel étoilé disparaît progressivement derrière de gros nuages. Un terrible orage éclate ; le bruit du tonnerre nous glace d'effroi comme si nous l'entendions pour la première fois.

Il est minuit ; l'église s'enflamme ; ce majestueux bâtiment brûle comme une immense torche ; le clocher s'effondre dans un fracas assourdissant.

Enfin le jour se lève. Tout tremblants, nous nous mettons en route pour rejoindre le village, enfin ce qu'il en reste : rien que ruines et désolations. On n'y trouverai même pas une cuillère intacte sous ces décombres.

Est ce que notre maison, située un peu à l'écart du village, a subit le même sort ? Une heureuse surprise nous attend : elle est intacte. Nous accueillons chez nous ma grand-mère, mon oncle et le reste de la famille. Ils ont, eux, plus de toit, plus rien.

C'est un miracle que seul trois personnes ont perdu la vie dans ce feu meurtrier.

Environ 107 maisons sont détruites totalement ; 560 personnes perdent tous leurs biens.

La plus part sont relogés dans des baraques en bois construites par le Reichsarbeitsdienst.

Ce tragique jour reste à jamais gravé dans la mémoire de chacun.

Albert ZEH